

du pontife, et permit à Thomas Becket de reparaitre à la cour.

Celui-ci, fier d'avoir triomphé de son roi, ne mit plus de bornes à son audace; il persécuta ouvertement ceux qui s'étaient déclarés contre lui, anathématisant les uns, déposant les autres, en vertu d'un pouvoir illimité qu'il avait obtenu du pape; il s'attaqua même de préférence aux favoris du souverain, et refusa de lui obéir dans les affaires les plus indifférentes, sous prétexte qu'il lui était défendu de porter atteinte aux privilèges de l'Église.

Enfin le roi, fatigué de cette lutte, laissa échapper des plaintes dans son conseil, et s'écria : « Que je suis donc malheureux de n'avoir point d'ami qui ose me venger des insultes d'un misérable prêtre ! » Ces paroles, prononcées avec amertume, firent impression sur quatre jeunes seigneurs, qui se concertèrent entre eux pour délivrer le prince de son ennemi. A cet effet ils se rendirent secrètement à Cantorbéry, et au moment où l'archevêque sortait de son palais pour se rendre à l'église, ils l'attaquèrent à l'improviste et le percèrent de neuf coups de poignard.

Ce meurtre répandit un deuil général dans le clergé de la Grande-Bretagne; toutes les églises furent tendues de noir; Thomas Becket fut déclaré martyr; on lui éleva un magnifique tombeau, et il fut canonisé sous le nom de saint Thomas de Cantorbéry.

Henri, effrayé de cette manifestation, feignit de se montrer très-douloureusement affecté de la mort du métropolitain; il députa aussitôt Arnoul, évêque de Lisieux, en Italie, pour plaider sa cause auprès du saint-père, et pour empêcher qu'il ne fulminât quelque anathème contre la Grande-

Bretagne. Mais déjà il avait été prévenu par les prélats Gallois et Cauthier Flaman, qui s'étaient rendus à Rome pour demander justice de l'assassinat de l'archevêque.

Alexandre refusa l'entrée de la ville sainte aux envoyés anglais; il manifesta une affliction extrême de l'attentat commis sur l'infortuné Thomas, et se reprocha hautement devant ses cardinaux de n'avoir pas soutenu assez vigoureusement la cause de l'Église, pour laquelle Thomas avait mérité la palme du martyr. Arnoul, l'un des ambassadeurs du prince, craignant que le pape ne prononçât immédiatement la sentence d'excommunication contre Henri, prit le parti de se rendre jusqu'à Tusculum, où se trouvait Alexandre. Non-seulement le pontife refusa de le recevoir; mais c'est à peine si les cardinaux daignèrent lui parler.

Cependant, à force d'instances et de présents, il parvint à être admis à l'audience du saint-père. Dès qu'il eut prononcé le nom du roi d'Angleterre, tous les ecclésiastiques s'écrièrent : « Arrêtez! arrêtez! » comme si Alexandre n'avait pu entendre ce nom sans horreur. Cette première séance fut sans résultat; mais dans la soirée, ayant eu l'heureuse inspiration d'offrir des sommes d'argent aux cardinaux et aux camériers, il obtint de sa sainteté la faveur d'une audience particulière. Arnoul lui exposa le récit fidèle des faits qui s'étaient passés à Cantorbéry; il rappela les bienfaits dont le roi avait comblé Thomas Becket, et les injures dont celui-ci avait payé les bontés du monarque. Le pape écouta l'ambassadeur fort attentivement, et le renvoya au jeudi saint, jour consacré aux excommunications, sans vouloir lui faire connaître ses intentions.

Enfin arriva ce terrible jour ! Arnoul, avec de l'or, avait fort heureusement gagné quelques-uns des membres du sacré collège, qui lui donnèrent avis que le saint-père avait décidé que le soir même, en présence de tout son clergé, il prononcerait l'interdit contre Henri et contre tous ses états. Aussitôt et sans perdre de temps Arnoul envoya une protestation ainsi conçue : « Nous sommes chargés par le roi notre » maître de jurer en votre présence, très-saint Père, qu'il » déférera entièrement à vos ordres pour la punition que vous » jugerez nécessaire d'imposer aux coupables, et nous pro- » testons de son innocence. »

D'après une marque de soumission aussi absolue, les cardinaux décrétèrent qu'il n'y avait pas lieu d'excommunier le roi. Aussitôt on donna l'ordre d'introduire le métropolitain d'York ainsi que les évêques de Salisbury et de Londres, qui étaient en dehors des murs de la ville, et on leur fit jurer sur l'Évangile que telles étaient bien les intentions du monarque. Après quoi Alexandre prononça un anathème général contre les meurtriers du martyr saint Thomas Becket, et contre tous ceux qui leur avaient donné conseil, aide, appui et consentement, ou qui leur procureraient asile et secours. Il confirma la sentence d'interdit que le métropolitain de Sens avait fulminée sur les terres anglaises situées en deçà des mers; il anathématisa tous les évêques du royaume, les suspendit des fonctions épiscopales jusqu'au jour de la punition des coupables, et annonça qu'il enverrait des légats pour s'assurer de l'entière exécution de ses décrets. Avant de quitter Rome, les ambassadeurs obtinrent néanmoins que l'excommunication prononcée contre le clergé anglais serait levée dans un

mois, si les nonces du pontife n'avaient pas encore passé les Alpes.

Henri, instruit des intentions hostiles d'Alexandre, et craignant une trahison, se hâta de passer en Angleterre, et fit garder soigneusement les ports et les côtes de l'île pour arrêter tous les étrangers porteurs de lettres d'interdit. Ensuite il réunit ses troupes à Portsmouth, passa en Irlande avec une flotte de quatre cents voiles pour prendre possession du pays avant l'arrivée des légats, et se rendit à Waterford, où il trouva les rois de Cork, de Limerick, d'Oxerick, de Mida, et tous les seigneurs d'Irlande qui étaient venus pour lui rendre hommage. Le roi de Conacte, qui se regardait comme souverain indépendant, fut le seul qui manqua à la réunion, faisant déclarer par son ambassadeur qu'il refusait de lui prêter serment d'obéissance et de fidélité.

Après quelques pourparlers inutiles, Henri se déterminà à le soumettre par la force des armes; il poursuivit le malheureux prince de Conacte, le chassa de toutes ses villes, et il allait infailliblement l'anéantir dans une dernière bataille, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'arrivée des légats en Normandie. A l'instant même, et comme par l'effet d'un coup de foudre, toute son énergie l'abandonna; il se montra faible et tremblant devant les censures du Vatican; quitta son armée et s'embarqua pour la Normandie, afin d'obtenir son pardon des envoyés du saint-père. Ceux-ci refusèrent d'abord de le recevoir; ensuite ils se laissèrent adoucir par les supplications et surtout par les présents. Néanmoins ils exigèrent qu'avant d'être admis en leur présence, le roi fit une confession publique de tous ses péchés en forme d'amende ho-

norable. Henri eut la bassesse d'y consentir, et il prononça sur les saints Évangiles les paroles suivantes :

« Je n'ai point médité ni ordonné la mort de saint Thomas, »
 » métropolitain de Cantorbéry; et lorsque ce crime est venu »
 » à ma connaissance, je m'en suis affligé plus profondément »
 » que si j'avais perdu mon propre fils. Cependant, j'avoue »
 » que j'ai été la cause involontaire de ce meurtre par la haine »
 » que je portais à ce saint martyr; aussi, désirant faire pé- »
 » nitence de cette faute, je m'engage à envoyer à Jérusalem »
 » deux cents chevaliers, qui serviront pendant une année à »
 » mes dépens; et si le pape l'exige, je prendrai moi-même la »
 » croix et je ferai le voyage de Palestine. Je casse à jamais »
 » les coutumes illicites que j'ai introduites contre les Églises, »
 » et je permettrai désormais à mes prélats de porter les ap- »
 » pellation à la cour de Rome. Je rendrai à l'archevêché de »
 » Cantorbéry toutes les terres et les autres biens qui en dé- »
 » pendaient avant la disgrâce de Thomas Becket, et je par- »
 » donnerai aux défenseurs de ce prélat. Je me soumettrai »
 » aux jeûnes, aux aumônes et aux autres œuvres pénales qui »
 » me seront imposées par le pape, et j'irai nu-pieds au tom- »
 » beau du martyr pour recevoir la flagellation de la main des »
 » moines. Enfin, je fais serment d'être toujours soumis à la »
 » sainte Église romaine. »

Les légats firent prêter le même serment au fils de Henri, qui s'engagea à remplir les promesses de son père si le roi devenait parjure; ensuite ils présentèrent au souverain son acte de soumission pour qu'il y apposât le sceau royal. Cette affaire étant terminée, on procéda à la nomination d'un archevêque de Cantorbéry, et le prince fut admis à la communion.

Depuis son retour dans la ville sainte, Alexandre jouissait en pleine sécurité de l'autorité suprême; mais à la fin de l'année 1166, Frédéric Barberousse forma le projet de rentrer en Italie pour chasser le pontife et pour établir l'antipape au palais de Latran. A cet effet il chargea les métropolitains Rainold et Christien, ses généraux, de ravager la Lombardie, et de s'avancer du côté de Rome avec deux corps d'armée, pendant que lui-même assiégerait Ancône. Cette invasion porta l'effroi à la cour du saint-père; et la frayeur fut d'autant plus grande, que les Allemands s'étant rendus maîtres des villes voisines, tenaient la campagne et gagnaient du terrain.

Dans Rome même des factions s'agitaient, et un grand nombre de nobles, de magistrats et de citoyens, gagnés par l'or des ennemis, parcouraient les rues en faisant entendre des cris séditieux. Alexandre, de son côté, cherchait à grossir son parti en prodiguant ses trésors au clergé romain; mais ces prêtres corrompus et hypocrites profitaient des circonstances pour augmenter leurs richesses, et recevaient les présents du pontife et du prince en les trahissant tous deux.

Au milieu de ces troubles, Jourdain, fils de Robert, prince de Capoue, vint à Rome en qualité d'ambassadeur de Manuel Comnène, pour offrir au pape Alexandre le secours de l'empereur grec contre le roi d'Allemagne. Il s'engageait, au nom de Comnène, à rétablir l'unité entre les Églises grecque et romaine comme aux plus beaux siècles du christianisme, afin que les Grecs et les Latins ne formassent plus qu'un seul peuple soumis à un même chef religieux. Il demandait seulement en échange de sa protection que le pontife consentit

à lui rendre la couronne impériale, qui lui avait été enlevée par les empereurs d'Allemagne. Quoiqu'il parût difficile que le prince pût réunir une armée en faveur du saint-siège, néanmoins Alexandre, d'après l'avis de ses cardinaux, députa à Manuel l'évêque d'Ostie et le cardinal de Saint-Jean et Saint-Paul, pour entamer des négociations sérieuses. D'autre part, Frédéric Barberousse se trouva arrêté dans sa marche par les troupes des républiques confédérées, qui s'étaient rassemblées sur l'ancien territoire de Milan pour protéger les citoyens de cette ville qui reconstruisaient leurs remparts.

Enfin le saint-père reçut fort heureusement des sommes considérables que le roi Guillaume le Mauvais lui avait léguées en mourant. Cet argent, distribué aux nobles et aux prêtres, fit pencher la balance en sa faveur : une armée d'au moins quarante mille hommes s'organisa immédiatement ; les villes voisines furent reprises aux ennemis, et on poussa même une attaque jusqu'à Tusculum, qui s'était déclarée pour Frédéric.

Christien, qui commandait la place pour l'empereur, essaya inutilement de défendre la ville avec son corps de troupes composées de Flamands et de Brabançons ; ses soldats furent culbutés, et l'armée papale plantait déjà son drapeau sur les remparts, lorsque survint l'archevêque Rainold à la tête d'une nombreuse cavalerie : l'intrépide prélat chargea l'ennemi, le refoula dans une grande plaine, en fit un massacre épouvantable, et dégagea entièrement Tusculum. A la nouvelle de cette victoire, l'empereur quitta la ville d'Ancône dont il s'était emparé, accéléra sa marche, et vint camper devant Rome avec toute son armée. Trois assauts

suffirent pour le rendre maître de la partie basse de la ville et du château Saint-Ange. Comme il ne pouvait forcer la basilique de Saint-Pierre, il y mit le feu, et força tous ceux qui défendaient cette église à se rendre prisonniers.

Quant au pape, d'abord il s'était maintenu dans le palais de Latran ; ensuite, craignant d'être forcé dans sa retraite, il s'était réfugié dans les palais crénelés des Frangipanes, d'où il attisait le feu de la révolte en distribuant aux citoyens les nouvelles sommes que Guillaume le Bon, nouveau roi de Sicile, lui avait envoyées. Rome était défendue par une multitude fanatique qui disputait avec acharnement chaque maison, chaque rue, chaque place que Frédéric faisait attaquer ; enfin ce prince reconnaissant l'impossibilité de s'emparer de vive force de la personne du pape, se détermina à entrer en négociation avec le clergé et les magistrats. Il leur fit dire que si Roland consentait à renoncer au pontificat, sans préjudice de son ordination épiscopale, il s'engageait à contraindre Pascal au même sacrifice, et qu'ensuite tous ensemble procéderaient à l'élection d'un nouveau pape. A ces conditions, le prince promettait à l'Église une paix durable ; rendait aux Romains leurs prisonniers et tout le butin qu'il avait fait ; enfin, il s'engageait, pour l'avenir, à ne point interposer son autorité dans l'élection des pontifes.

Ces propositions parurent très-sages aux citoyens, qui étaient fatigués de la guerre, et ils répondirent aux envoyés du prince qu'ils les acceptaient et qu'ils sauraient obliger Alexandre à ratifier leurs engagements. Mais l'intraitable pontife refusa d'écouter aucune proposition ; il fit éclater sa colère au milieu d'horribles blasphèmes, et jura que jamais il ne renoncerait

au trône pontifical. Son obstination détacha de sa cause tous ses partisans, et il se vit obligé de quitter Rome secrètement sous des habits de pèlerin, pour éviter de tomber entre les mains de ses ennemis. Il passa à Terracine, de là à Gaëte, ensuite à Bénévent.

Après la fuite de son compétiteur, Pascal célébra solennellement la messe à Saint-Pierre, et sacra l'empereur et l'impératrice Béatrix, son épouse, en leur plaçant sur le front des couronnes d'or ornées de pierreries. Les Romains consentirent également à prêter serment de fidélité et d'obéissance à Frédéric, et à reconnaître Pascal comme légitime pontife, à la condition que le prince ratifierait les premières propositions qu'il leur avait faites. Toutes choses étant convenues de part et d'autre, l'empereur envoya des commissaires de l'autre côté du Tibre pour recevoir le serment des Romains.

Cette journée devint le prélude d'une suite de revers terribles pour les Allemands : l'historien Acerbo Morena, qui rapporte les détails de cette affaire, était lui-même l'un de ces députés : « Nous étions au mois d'août, dit-il, à l'époque » des plus grandes chaleurs. A peine avions-nous passé de » l'autre côté du fleuve, qu'un orage effrayant éclata tout à » coup; l'eau était glacée et tombait par torrents; en peu » d'instant la campagne fut changée en un lac immense, et » deux heures après, le soleil reparut sur un ciel de feu. Ces » brusques transitions de température frappèrent toute l'ar- » mée comme par une commotion surnaturelle; une épidémie » se déclara dans le camp, et le jour suivant, lorsque nous » revînmes de Rome, la mortalité était si effroyable, qu'on

» ne pouvait plus suffire à enterrer ceux qui succombaient » au fléau. En moins d'un mois cette épidémie enleva la » moitié des troupes allemandes et força Frédéric à s'éloigner » de Rome.

» Aussitôt Alexandre quitta Bénévent et revint dans la ville » sainte, publiant partout que la main de Dieu s'était appe- » santie sur le prince sacrilège. A sa voix, les peuples de la » Lombardie se levèrent en masse et tombèrent sur les Alle- » mands; les Milanais surtout se montrèrent les plus achar- » nés dans cette guerre d'extermination. Frédéric, réduit » aux dernières extrémités et n'ayant plus qu'un très-petit » nombre de troupes, se voyait cerné dans l'Italie sans espoir » d'en sortir; alors il prit le parti de la dissimulation, et de- » manda une trêve pour négocier avec Alexandre; mais pen- » dant les pourparlers, il envoya secrètement le comte de » Morienne, son parent, qui obtint le passage sur les terres » du marquis de Montferrat : à la faveur d'un déguisement, » l'empereur quitta son camp au mois de mars 1168, traversa » le comté de Bourgogne, et arriva heureusement en Alle- » magne, où il fit de nouveaux préparatifs pour rentrer en » Italie avec une armée formidable. »

Pascal III était toujours resté à Rome, où il se maintenait courageusement dans la basilique de Saint-Pierre; mais au mois de septembre de cette année, à la suite d'un excès de table, il fut attaqué d'une maladie violente qui l'emporta en quelques jours. Son parti élut pour lui succéder Jean, abbé de Strum, évêque d'Albane, dont les mœurs étaient encore plus déréglées que les siennes, et qui fut intronisé sous le nom de Calixte III. Malgré l'approbation donnée à

son **élection par Frédéric**, le nouveau pape ne put se maintenir dans Rome, et fut obligé d'errer dans toutes les villes d'Italie.

Alexandre continuait à siéger avec orgueil au palais de Latran, et s'occupait de réparer les pertes de son trésor, « chose en laquelle il s'entendait merveilleusement, » disent les chroniques. Falcaud rapporte à ce sujet une anecdote fort curieuse : « Gauthier, dit-il, chapelain et précepteur du » roi de Sicile, avait été promu à l'archevêché de Palerme, » sans le consentement du clergé de cette église, qui repous- » sait son élection comme simoniaque et sacrilège. Des plaintes » avaient été portées à Rome sur cette nomination; et la » reine elle-même, qui voulait donner ce siège important au » chancelier Étienne, l'un de ses amants, avait fait supplier » le pape de casser l'élection. Alexandre fit répondre par le » cardinal de Gaëte, son légat, que la princesse n'avait qu'à » lui compter mille onces d'or, et qu'il annulerait immédia- » tement la nomination de Gauthier.

» Dans l'intervalle, celui-ci, informé par le pape des ten- » tatives qu'on faisait contre lui, s'empressa d'envoyer à » Rome un ecclésiastique de Palerme et deux seigneurs qui » remirent au saint-père, de la part de l'archevêque, deux » mille onces d'or. Alexandre, qui avait déjà accepté mille » onces de la reine pour déposer Gauthier, reçut encore du » prélat cette nouvelle somme double de la première pour le » maintenir dans son siège; et il fit répondre insolemment à » la princesse que l'archevêque de Palerme avait trouvé des » arguments d'un grand poids contre elle, et qu'il attendait » la réplique. La reine de Sicile ne voulut pas continuer cette

» lutte, elle garda son argent, et renonça à voir son favori » sur le siège de Palerme. »

L'histoire a conservé une lettre d'Alexandre adressée au sultan d'Iconie : « Nous avons appris par vos lettres et par » la relation des fidèles qui ont visité vos états, disait le saint- » père, que vous désiriez vous convertir à la foi chrétienne, » et que déjà vous aviez reçu le Pentateuque de Moïse, les » Prophéties d'Isaïe et de Jérémie, les Epîtres de saint Paul » et les Évangiles de saint Jean et de saint Matthieu. Nous vous » faisons remettre, pour compléter votre instruction dans » notre religion, une exposition complète de ses dogmes, de » sa morale et de son culte, et nous chargeons nos délégués » de vous les expliquer. » On ignore les résultats de cette espèce de mission.

Depuis longtemps, Albert, archevêque de Saltzbourg, s'était déclaré en faveur du pape Alexandre, au mépris de toutes les tentatives que l'empereur avait faites pour le ramener à son parti; enfin Frédéric, fatigué de son obstination, se détermina à prendre des moyens énergiques, et le fit déposer solennellement à la diète de Ratisbonne. Le métropolitain députa aussitôt à la cour de Rome Erchempold, son chapelain, chanoine de Reicherperg, pour porter plainte contre le prince et contre les prélats d'Allemagne. Alexandre cassa la décision de la diète, anathématisa l'intrus au siège de Saltzbourg, et déclara Albert seul légitime prélat de cette ville.

Vers la même époque, en Angleterre, avait lieu une singulière querelle entre un abbé de Malmesbury et l'évêque de Salisbury, son diocésain, relativement à la bénédiction ab-